

Introduction

Figures de la vérité : le titre de cet ouvrage annonce un tour d'horizon, assez large (mais forcément incomplet, vu l'abondance de la littérature sur la question), des divers modes d'approche du problème de la vérité. La question est d'autant plus redoutable que ce qu'il faut entendre par le terme « problème de la vérité » n'est même pas entièrement clair, et est loin de faire consensus. S'agit-il d'offrir une analyse du sens du prédicat « ... est vrai », et en quel sens faut-il prendre ici le terme d'« analyse » ? Est-on à la recherche d'une définition de la vérité, au sens d'une réduction de ce concept à des concepts plus primitifs et mieux compris ? Ces concepts peuvent-ils être d'ordre épistémique, comme l'est la notion de justification dans des conditions idéales, ou bien nos attributions de vérité, comme l'affirme le réalisme, peuvent-elles transcender nos possibilités de preuve et de justification ? Définir signifie-t-il éliminer, à supposer que le prédicat de vérité soit en tout contexte éliminable ? Mais peut-être que la notion de vérité est indéfinissable, étant présupposée dans toute tentative pour en donner une définition. Y a-t-il lieu, de plus, de distinguer le projet d'une définition et le projet d'une explication de la vérité, au sens d'une recherche de *ce en vertu de quoi* certains de nos énoncés sont vrais ? Et que faut-il penser de l'attribution de la vérité (et donc de la fausseté) aux énoncés d'un langage ? Les authentiques « porteurs de la vérité », c'est-à-dire les entités qui sont susceptibles d'être vraies ou fausses, ne sont-ils pas plutôt les croyances qu'entretient un sujet, ou du moins les contenus de ces croyances, les propositions ? Mais l'attribution des croyances à un sujet pose au moins autant de problèmes qu'elle en résout, et quant aux propositions, elles ne sont peut-être qu'un mirage illusoire, dépourvues qu'elles sont de critères d'identité bien définis. Une théorie de la vérité doit-elle (et peut-elle) être une théorie de la signification, au sens où la signification des énoncés serait identifiée à leurs conditions de vérité ? Que faut-il donc exactement entendre par l'expression très communément utilisée de « théorie de la vérité » ? Il y a de quoi

rester perplexe devant tant de questions ouvertes, dont le sens lui-même prête à discussion, au point qu'une bonne partie du travail philosophique, de la part des auteurs qui s'attaquent au problème de la vérité, consiste à tenter de clarifier la nature du projet de recherche qu'ils entreprennent sous le label d'une théorie de la vérité. En général, un auteur qui propose une théorie de la vérité préface son exposition par une critique de ce que ses adversaires appellent de ce nom. Par exemple, assimiler la vérité à ce qui est idéalement justifié au terme de l'enquête ne mérite même pas, selon certains, le nom de théorie de la vérité. Les deux concepts ne se recourent pas : ce qui est justifié même idéalement peut-être faux, et la vérité manquer, au cours de l'avancement des sciences, de justification.

Depuis Tarski, il semble qu'au fronton de toute tentative de théorie de la vérité figure le schéma d'équivalence suivant (parfois nommé « schéma T ») :

X est un énoncé vrai si et seulement si p

où X tient lieu d'un nom, formé par des guillemets de citation, de l'énoncé substitué à « p », et dont une instance devenue canonique est l'équivalence T suivante :

« La neige est blanche » est un énoncé vrai si et seulement si la neige est blanche

Une variante en est la version propositionnelle :

La proposition que la neige est blanche est vraie si et seulement si la neige est blanche

Mais l'accord à peu près général sur la validité du schéma T (dans l'une ou l'autre de ses versions) et de ses instances est compatible avec une grande variété d'interprétations, et là commence la dispute philosophique : comment faut-il comprendre ce genre d'équivalence ?

Une première interprétation, métaphysiquement chargée, consiste à dire que le membre droit de l'équivalence décrit l'état de choses qui, réalisé, rend vrai(e) l'énoncé (ou la proposition) mentionné(e) à gauche. Autrement dit, les équivalences du type T affirmeraient une correspondance, ou du moins quelque forme de corrélation, entre un énoncé (ou une proposition) vrai(e) et un état du monde. On retrouve ici l'idée vénérable de la vérité-correspondance, dont la primauté est attribuée non sans raison à Aristote, comme le souligne le chapitre 1, rédigé par Francis Wolff, « La défense aristotélicienne de la "vérité-adéquation" ». Ce chapitre examine les réponses circonstanciées, apportées par le Stagirite aux objections adressées à cette conception, sous forme de quatre thèses : vrai et faux qualifient les énoncés (ou les pensées) ; dans le discours, seuls les énoncés déclaratifs sont susceptibles d'être vrais ou faux ; la

vérité du discours dépend de la réalité, non l'inverse ; enfin la vérité suppose une certaine complexité des porteurs de vérité.

Cette notion de vérité-adéquation, outre qu'elle est peut-être celle du sens commun, a une longue histoire philosophique, qui s'étend sous des formes variées tout au long du Moyen Âge. Des autorités reconnues que sont Aristote et Augustin, les philosophes médiévaux héritent, comme le montrent Laurent Cesalli et Frédéric Goubier dans le chapitre 2, quelques idées fondamentales : que la vérité est une notion qui s'applique aussi bien à des éléments linguistiques qu'à des éléments non linguistiques (pensées, significations), voire à des aspects de la réalité ; que la vérité est une notion en quelque façon relationnelle. Relues à la lumière de la terminologie contemporaine, les diverses doctrines médiévales semblent concerner aussi bien les porteurs de vérité que les vérificateurs, à savoir ce en vertu de quoi les propositions vraies sont vraies. Du début du XIII^e siècle au XIV^e siècle, l'analyse des conditions de vérité des propositions (en particulier des propositions simples) a pour cadre général, plus ou moins explicitement, la « théorie des propriétés des termes », plus connue sous le nom de « théorie de la supposition ». Pour Ockham, par exemple, une proposition universelle affirmative sera vraie si et seulement si la supposition du sujet n'est pas vide, et si tous les *supposita* qu'elle contient sont aussi membres de la supposition du prédicat (on se rapportera au chapitre pour un examen des nombreuses doctrines de la supposition). Laurent Cesalli et Frédéric Goubier poursuivent par l'analyse de plusieurs définitions de la vérité, dont la plus célèbre est restée celle de Thomas d'Aquin : *adaequatio rei et intellectus*. Le vrai ontologique (notion héritée d'Augustin) précède le vrai épistémique dont il est le fondement. Mais la grille de lecture contemporaine doit être maniée avec précaution : il n'est pas sûr, reconnaissent les deux auteurs, que la *res* de Thomas puisse être assimilée à un état de choses ou à un fait.

L'histoire de la philosophie médiévale ne serait pas complète si elle ne prenait en compte la (ou les) tradition(s) arabe(s). Hamdi Mlika étudie tout d'abord dans le chapitre 3 le riche lexique arabe des termes qui signifient, d'une manière ou d'une autre, la vérité, et épingle la polysémie, qui lui semble fondamentale dans la langue arabe, du terme *Haqiqha* ; polysémie qui conduit à se demander si cette tradition ne reconnaît pas *différentes* sortes de vérités, suivant les diverses sphères de la pensée et de l'action. La place accordée à la logique dans la philosophie arabe permet peut-être d'apporter des réponses nuancées à cette question. D'Al-Kindi à Averroès en passant par Al-Fârâbi et Avicenne, Hamdi Mlika tente un tour d'horizon des conceptions de la place et de la portée de la logique dans l'organisation des savoirs, à côté d'autres sources possibles de la vérité. Il plaide en conclusion pour accorder une meilleure place à la tradition arabe dans l'histoire de la philosophie et dans l'histoire des sciences, le destin de l'islam se jouant peut-être là autant qu'ailleurs.

La vérité-adéquation est, dit-on volontiers, une notion réaliste de la vérité. Une telle notion réaliste peut sans doute supporter une critique du relativisme de la vérité. Selon Jocelyn Benoist, dans le chapitre 4 « Absolument vrai », il y a bien chez Bolzano l'idée, certes « en un sens allégé », d'une corrélation entre les propositions *en soi*, qui sont le support du caractère absolu de la vérité, et l'être. Mais pour obtenir cette absoluité, il faut évidemment que les éléments indexicaux et démonstratifs que comportent la plupart de nos énoncés, y compris leur référence temporelle, soient de quelque façon réduits, et intégrés au contenu de ces propositions sous la forme d'une détermination de l'identité du locuteur, du lieu, du moment temporel, etc. L'examen de la pensée de Twardowski permet d'approfondir la réflexion portant sur la thèse de l'absolutisme de la vérité. En effet, le relativisme admet qu'une vérité ne soit que relative, parce qu'elle n'est vraie qu'en général et souffre des exceptions. Mais si nous admettons qu'une proposition (ou un jugement) n'est que relative parce qu'elle (ou il) admet des exceptions, et est donc parfois fautive, c'est que nous avons crédité notre proposition d'une universalité qu'elle ne possède pas. Si nous intégrons l'élément de simple généralité (ce qui a lieu le plus souvent, ce qui n'est qu'une tendance, etc.) au contenu, alors on doit dire qu'il est *absolument vrai* que les choses ne se passent que le plus souvent ainsi. Le relativisme se méprend sur la *quantité* du jugement : il y a une vérité absolue de ce qui ne vaut qu'en général, non des exceptions qui font d'une vérité supposée universelle une demi-vérité, c'est-à-dire au fond une fausseté.

On peut considérer que la théorie des vérifacteurs (*truthmakers*), présentée et discutée par François Clementz dans le chapitre 5 « L'explication du vrai », est la forme contemporaine, et toujours vivante, qu'a prise la tradition de la vérité correspondance. Avec cette théorie, la métaphysique (ou l'ontologie), autrement dit la question des éléments ultimes de l'ameublement du monde, revient au centre de l'analyse de la vérité : ce qui ne veut pas dire que la notion de vérifacteur soit un outil privilégié de l'exploration métaphysique. En témoigne la question de l'irréductibilité des relations, que François Clementz reproche aux partisans de la théorie des *truthmakers* de méconnaître, – une fois de plus, est-on tenté de dire, tant la tentative de réduction des relations à des propriétés des *relata* est une tradition bien ancrée dans l'histoire de la philosophie.

Parmi les objections à la théorie de la vérité-correspondance, on trouve l'argument sceptique bien connu : pour attribuer la vérité à un énoncé (ou à une proposition), il faudrait pouvoir comparer notre connaissance à la réalité. Mais c'est là chose impossible, puisque nous n'avons accès à la réalité que par la connaissance que nous en avons : c'est la deuxième objection adressée à Aristote par les sceptiques grecs, objection reprise par Kant dans sa *Logique*, note Francis Wolff dans sa contribution. Nul doute que l'argument sceptique encourage la réduction épistémique du concept

de vérité comme justification idéalement garantie. Mais on peut aussi y voir la source d'une méfiance à l'égard des « faits » auxquels seraient censés correspondre les énoncés vrais : les faits ne seraient-ils que les ombres portées de nos énoncés ? Sur ce chemin, on rencontre bientôt les théories « déflationnistes » de la vérité, opposées aux théories dites « substantielles » de la vérité, qui auraient exagéré la charge métaphysique des équivalences T. En fait, ces dernières ne feraient qu'expliciter le sens du prédicat de vérité, ou notre compréhension de ce dernier : quiconque admet que la neige est blanche est amené à comprendre et à admettre que « la neige est blanche » est vrai, et c'est là ce qu'exprime l'instance appropriée du schéma T : l'équivalence, lue de droite à gauche, joue le rôle d'une règle d'introduction du prédicat. Ce dernier désigne peut-être une propriété, cela dépend des auteurs, mais de toute façon cette propriété n'est pas en attente d'une explication profonde : cette propriété ne consiste qu'en la fonction ou le rôle logique du prédicat. Si on lit plutôt les équivalences T dans le sens qui va de gauche à droite, elles montrent seulement, du moins dans la version où elles concernent les énoncés, que le prédicat de vérité a pour fonction d'annuler la montée sémantique qui nous a fait parler des énoncés, puisqu'affirmer qu'un énoncé est vrai revient tout simplement à affirmer cet énoncé : c'est un instrument de décitation, rien de plus. Peut-on l'éliminer purement et simplement ? Non, parce qu'il est utile dans certains contextes : lorsque l'on généralise sur certains énoncés, comme dans « tout ce que dit le Pape est vrai », ou lorsque l'on ne dispose que de la description d'un énoncé, comme dans « le dernier théorème de Fermat est vrai », alors qu'on est en peine d'énoncer le contenu de ce théorème. Utilité purement « logique ». Premier (petit) paradoxe du prédicat de vérité : il est « transparent », et pourtant indispensable. Peut-on aller plus loin, et l'éliminer dans tout contexte, même dans ces contextes résistants ? C'est ce que soutient la théorie de la vérité-redondance, forme la plus radicale du déflationnisme. Le chapitre 6 de Maryam Ebrahimi Dinani dresse la liste de ces diverses formes de déflationnisme : la théorie « prothrasique » de la vérité inspirée de Ramsey, l'analyse décitationnelle de Quine, la conception minimaliste d'Horwich. De son côté, Michel Seymour, dans le chapitre 7 « Pluralisme aléthique et unité de la vérité », explore la compatibilité de prédicats de vérité « substantiels » mais régionaux (suivant les différentes sphères de la pensée et de l'agir) avec une forme résiduelle de déflationnisme. Selon le pluralisme aléthique, il y a bien des concepts substantiels de vérité distincts, suivant qu'ils s'appliquent aux sciences de la nature, à l'art, ou aux normes morales. Mais si l'on veut extraire ce qu'il y a de commun à ces différents concepts, et caractériser la vérité en général, on ne trouve guère que les « platitudes » caractéristiques du déflationnisme : par exemple, et typiquement, l'idée qu'affirmer qu'un énoncé est vrai revient à affirmer cet énoncé.

Mais n'y a-t-il pas lieu de procéder à une réévaluation de la thèse centrale du déflationnisme, selon laquelle le prédicat de vérité n'a qu'un rôle logique, typiquement

sa fonction décitationnelle ? Henri Galinon, dans le chapitre 8 « Des preuves par la vérité », tente tout d'abord de clarifier cette notion d'un rôle purement logique du prédicat de vérité. Bien comprise, cette notion ne rend pas pour autant trivial le prédicat. Même réduit à sa fonction purement logique, ce dernier permet en particulier d'établir des faits non sémantiques. Par exemple, une théorie de la vérité pour l'arithmétique dite de Peano (PA) permet de prouver la cohérence de PA : si PA est vraie, alors elle est cohérente, ce qu'on ne pouvait prouver avec les seuls moyens de PA. C'est l'argument dit « de la conservativité », invoqué souvent pour montrer qu'après tout, contre le déflationnisme, la notion de vérité est *substantielle*. Henri Galinon soutient que la non-conservativité de la théorie de la vérité sur PA est compatible avec une interprétation déflationniste du prédicat de vérité. Endosser l'arithmétique de Peano, c'est s'engager dans un même mouvement à soutenir que la théorie est vraie sans pour autant ajouter un « contenu ». Le prédicat de vérité n'est utile que parce que nous autres, êtres finis, ne pouvons « déployer » pleinement l'arithmétique de Peano : mais nous pouvons la nommer pour dire qu'elle est vraie, dans un mouvement réflexif sur notre engagement.

Philippe de Rouilhan, dans le chapitre 9, part de l'idée d'un Système S de la science, dont l'unité, au-delà de la diversité des différentes sciences, satisferait une certaine exigence d'unité systématique. Si ce système contenait sa propre sémantique, et en particulier une explication (définitionnelle ou axiomatique) adéquate de la vérité pour lui-même, il tomberait sous le coup d'une version ou d'une autre du paradoxe du menteur. Pour une explication définitionnelle, une condition d'adéquation a été formulée par Tarski sous le nom de « convention T » : une définition de la vérité est adéquate si et seulement si elle permet de déduire, moyennant les principes de la syntaxe du système : 1) toutes les équivalences T (voir plus haut) relatives aux énoncés du système ; 2) l'énoncé que seuls des énoncés sont vrais. Pour une explication axiomatique, Philippe de Rouilhan montre que le « si et seulement si » de la convention T doit être remplacé par un simple « seulement si », et il introduit pour cela une convention, T', plus faible que la convention T.

Philippe de Rouilhan choisit une version du menteur inspirée du paradoxe de l'hétérologique, parce que ce genre de version dispense de toute hypothèse empirique et peut donc être reproduit dans le système de départ sous la seule hypothèse que celui-ci contienne une explication adéquate de la vérité pour lui-même, ou, mieux, sous la seule hypothèse de déductibilité de toutes les équivalences T. La sagesse des nations en tire la conclusion qu'il ne peut y avoir une explication *interne* de la vérité, mais seulement une explication *externe*, qui soit adéquate, sous peine de contradiction. Philippe de Rouilhan, au contraire, en conclut que si l'on maintient, comme il se doit, l'idée d'une explication interne adéquate de la vérité, c'est l'exigence de déductibilité de toutes les équivalences qui doit être remise en question dans les

conventions d'adéquation : il faut l'affaiblir, en restreignant la classe des équivalences T concernées. Naturellement cet affaiblissement ne doit pas être *ad hoc*, mais remonter à la source du paradoxe. La thèse soutenue est donc que le paradoxe du menteur n'est nullement un obstacle à ce qu'un Système de la science contienne l'explication en question, répondant aux exigences des conventions T et T' dûment corrigées.

Ces discussions relativement techniques ne doivent pas faire oublier que la vérité est une valeur éthique et politique. Dans sa contribution (chapitre 10), Petr Horák explique ce que fut pour le philosophe tchèque Jan Patočka, face à un régime totalitaire, l'exigence d'une *vie dans la vérité*. De son côté, dans le chapitre 11, le philosophe ukrainien Volodymyr Yermolenko analyse, dans le cas russe, les effets politiques du mépris de la vérité et de sa manipulation par ces mêmes régimes totalitaires. Le respect pour la vérité va de pair avec l'idéal démocratique, nous avons peut-être tendance, à l'Ouest, à l'oublier.

Toute ma reconnaissance va aux auteurs de ces différents chapitres, qui ont accepté de prendre sur leur temps pour rédiger dans des délais assez serrés leur contribution, et ont parfois eu le mérite d'accueillir bien volontiers mes remarques et critiques ; à Sylvie Kipen-Rivenc, pour son aide dans certaines manipulations informatiques ; et, *last but not least*, à Béatrice Godart-Wendling, qui a voulu ce livre.